Caracas : métropole

Autor(en): **Galantay, Ervin Y.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Werk - Archithese : Zeitschrift und Schriftenreihe für Architektur und Kunst = revue et collection d'architecture et d'art**

Band (Jahr): **66 (1979)**

Heft 35-36: **Iberia**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-50839

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ervin Y. Galantay

Caracas: métropole

La taille de la population ou la richesse économique ne sont pas des critères suffisants pour pouvoir classifier une ville comme «métropole». Une vraie métropole se distingue par son équipement exemplaire, son identité culturelle ainsi que par un rayonnement, par exemple au niveau de son architecture.

La liste des métropoles se renouvelle constamment: en Amérique latine, à l'époque coloniale, seules les capitales des vice-rois jouaient un rôle de métropole: Mexico, Lima, Rio. Après l'indépendance, la liste s'allonge avec le surgissement de Bogotá, Buenos Aires et Santiago du Chili. Le vingtième siècle ajoute São Paulo et, plus récemment, Caracas.

Caracas se situe à une altitude de presque 1000 m et à douze kilomètres à vol d'oiseau de la mer des Antilles, mais séparée du littoral par une chaîne de montagnes de 2500 m. Pour se donner une idée de l'extension de Caracas, il faut monter sur le Mont Avila qui domine la vallée principale, longue de 20 km. Vers le sud, deux vallées latérales se perdent entre les collines. Avec ses 3½ millions d'habitants actuels, Caracas force déjà la capacité d'accueil du fond des vallées et déborde sur les pentes. Vers l'ouest, les tuiles rouges des toitures font deviner le noyau historique de la ville fondé en 1576. Au bord de la «traza» coloniale se dressent les tours du centre gouvernemental moderne (fig. 1). De là, l'axe principal de la ville suit la vallée vers l'est, vertèbre urbaine ponctuée tous les 4–5 km par la densification des gratte-ciel autour des sous-centres. Le terrain fortement accidenté qui sépare les vallées est entièrement couvert des milliers d'alvéoles multicolores des «ranchos» – cases érigées illégalement et en autoconstruction. Ces bidonvilles spectaculaires qui surplombent les quartiers d'affaires perturbent tous les visiteurs qui ont du mal à concilier cette image d'urbanisme sauvage avec celle du pays le plus riche d'Amérique latine (PNB par habitant en 1978: $ 2074 en moyenne, comparé avec $ 540 pour la Colombie voisine).

Les ranchos représentent l'intrusion de l'habitat rural dans le milieu urbain. Il y en a toujours eu à Caracas: en 1891 déjà, un recensement classifia 20% des logements dans cette catégorie. Mais c'est la concentration de richesses due à l'exploitation des gisements de pétrole qui déclenche la ruée vers la capitale: à partir de 1941, cinquante mille migrants arrivent chaque année à Caracas et improvisent leurs abris sur les collines épargnées par la spéculation foncière.

En 1920 – cent ans après l'indépendance – Caracas comptait

1 Caracas. Vue aérienne vers le nord. En haut, le noyau historique et le centre gouvernemental Simon Bolivar. A l'avant-plan, la «Helicoide»

à peine 93 000 habitants; en 1936, la population atteint 263 360, et la capitale contient 7,7% d'une population nationale de 3,4 millions. Mais à partir de 1941, le taux de croissance de la ville saute à 7,8%; la population double tous les dix ans. En 1961, un million d'habitants sont enregistrés, en 1968 deux millions, en 1976 trois millions et selon les prévisions officielles, Caracas aura 5 à 6 millions d'habitants en 1990 – les chiffres varient selon la définition des limites de la zone urbaine.

Actuellement, un Vénézuélien sur quatre habite la capitale – si les pronostics sont corrects, en 1990 Caracas contiendra un tiers de la population totale. La migration continue, mais la croissance naturelle est devenue plus importante et ajoute chaque année plus de 100 000 personnes à la population.

Les *ranchos* ne disparaîtront donc pas: la majorité des cases satisfait largement les besoins de leurs occupants. D'autres ranchos occupent des sites insalubres et dangereux, comme le fond des «quebradas» (fig. 3) – égouts à ciel ouvert – ou des pentes raides où l'infiltration des eaux déclenche souvent des glissements de terrain. Un ambitieux projet d'assainissement fut lancé par le président Pérez Jiménez en 1954, et en quatre ans, 180 000 personnes furent relogées dans des «superblocs» – vastes HLM multi-étages. Paradoxalement, la demande en main-d'œuvre suscitée par ces chantiers accéléra la migration vers la capitale, et à la fin du programme, Caracas eut 12% de la population relogés dans des «superblocs», mais toujours 29% habitant les ranchos (fig. 2).

Selon les statistiques de l'OMPU, en 1966, Caracas comptait 77 137 unités de ranchos avec des densités de 306 p/ha sur une superficie de 1897 ha où logeaient 32% de la population, ou quelque 580 000 personnes. Le plan officiel pour 1990 prévoit une réduction du pourcentage de la population des ranchos à 17%, mais ce scénario se traduit numériquement par un accroissement du stock par quelque 50 000–70 000 unités; la population des ranchos augmentera jusqu'à 1 million et leur superficie couvrira un total de 32 km^2.

L'intérêt du paysage urbain de Caracas réside sans doute dans cette juxtaposition des agglomérations spontanées et de la structure futuriste de la ville «formelle» avec ses autoroutes à plusieurs niveaux et son architecture exubérante. L'architecture moderne fait ses débuts à Caracas à partir de 1940 avec l'œuvre de Carlos Raul Villanueva, élève de Le Corbusier. Il crée en 1941 le premier quartier de logements collectifs, «El Silencio», puis le Centro Simon Bolivar groupant commerces et bureaux gouvernementaux. De 1944 à 1967, il est chargé des bâtiments et stades de l'Université Centrale et supervise le programme des «superblocs» pour la «Banco Obrero». En plus de ces grands ensembles, la période de la dictature est caractérisée par une spéculation foncière anarchique dont le monument suprême est la «Heliocoide» – carcasse toujours inachevée d'un centre commercial en forme de montagne artificielle.

A partir de 1948, les quelque 20 ans de gouvernement démocratique ont vu l'arrivée d'un urbanisme plus conscient: une approche plus humaine pour la réhabilitation des ranchos: la construction d'un réseau de métro pour relier les quartiers populaires aux lieux de travail, et pour soulager les embouteillages légendaires des autoroutes urbaines. En même temps, Caracas se munit des équipements socioculturels qui justifieront son rang de métropole.

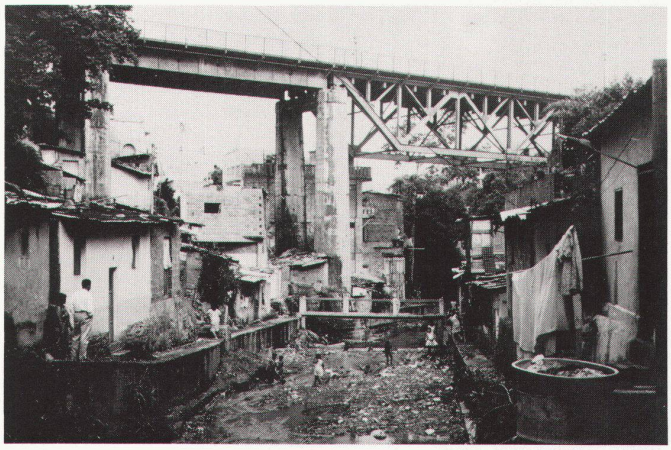
Dans le Parque los Caobos, l'ensemble des musées sera enrichi par une salle de concerts, une école de ballet et un opéra. Après avoir gagné un concours, les architectes Dieter Kunckel et Tomàs Lugo furent mandatés du projet d'une salle de concert dont le programme fut graduellement élargi pour permettre la mise en scène de l'opéra classique. Dès 1981, Caracas pourra s'enorgueillir de posséder un Opéra ultra-moderne, plus grand que celui de Sydney, et d'une architecture incomparablement plus originale que celle du Metropolitan Opera de New York. Développés sur une trame triangulaire, les volumes hardis de l'Opéra «Rios Reina» se dressent déjà comme une montagne, terminant l'axe de l'avenue Bolivar qui les lie visuellement au centre gouvernemental (fig. 5).

Juste en face de l'Opéra, se trouve le nouveau centre d'affaires «Parque Central» (fig. 6) – un dense ensemble urbain ne pouvant être comparé dans son envergure et hardiesse de conception qu'avec le «Barbican Development» à Londres. Inséré dans un échangeur d'autoroutes, l'ensemble s'élève sur une plate-forme de six étages de parkings et de magasins d'où surgissent des immeubles d'habitation de 38 étages et des tours de 58 étages contenant des bureaux. Les immeubles sont interliés au sommet par des passerelles volantes dignes de l'imagination d'un Sant'Elia.

Dans une ville dominée par l'automobile, l'ensemble du «Parque Central» est une des enclaves où le piéton retrouve ses droits: la plate-forme avec ses patios-jardins crée un environnement introverti et le mélange des activités favorise les échanges et la communication.

2

3



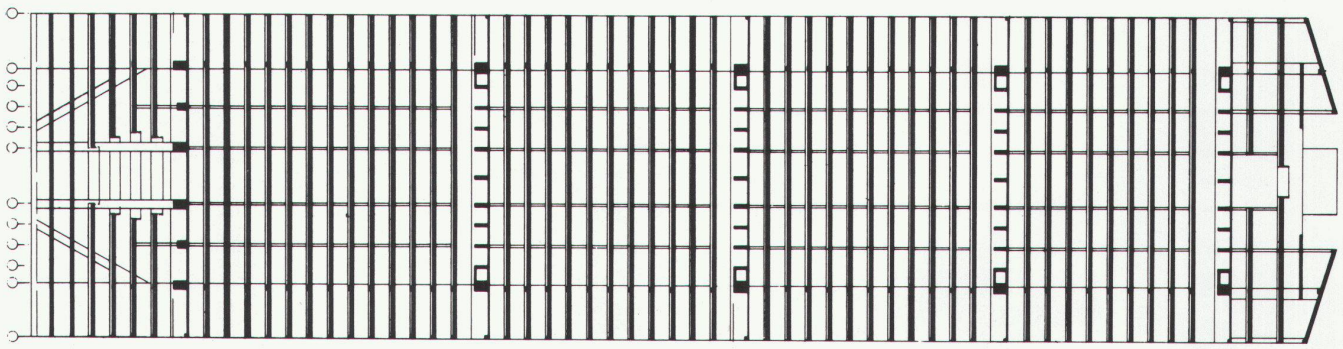
2 Juxtaposition de ranchos et de «superblocs»
3 Ranchos installés dans une «quebrada»

4

5

6

4 Logement populaire expérimental en terrasses. Banco Obrero 1971
5 L'Opéra Rios Reina vu d'un gratte-ciel de l'ensemble du «Parque Central». Vue vers l'est de la vallée principale. (Architectes: D. Kunckel et T. Lugo; Photo: Carlos Cruz)
6 L'ensemble du «Parque Central» vu de l'autoroute; étapes 1 et 2. A l'avant-plan, le site de l'étape 3. (Photo: Pascual De Leo)



7 Coupe d'un des immeubles-tours du Parque Central. (Architectes: F. Siso et D. Shaw)
8 Logement populaire Banco Obrero en terrasses, achevé

Nulle métropole ne peut fleurir sans une population étrangère résidante. A Caracas, la population cosmopolite joue un rôle dynamique dans la vie culturelle et économique: les architectes du «Parque Central», F. Siso et Daniel Shaw, sont des Espagnols récemment installés à Caracas, et l'architecte de l'Opéra est le jeune architecte allemand D. Kunckel.

Sa situation topographique force Caracas à s'agrandir verticalement, mais également à adapter son habitat à des collines avec des pentes raides: depuis 1969 – suite à une suggestion de ma part – l'on a essayé pour la première fois de construire des maisons en terrasses pour des logements populaires (fig. 4). Néanmoins, la capacité d'accueil de la région urbaine sera largement épuisée en 1990, et il faudra mettre en marche des projets de décentralisation afin de pouvoir disposer de surfaces pour l'excédent de la population û à la croissance naturelle. Depuis 1969, il existe un plan pour une ville-satellite à Tuy Medio, à quelque 60 km de Caracas, qui pourrait accueillir un demi-million d'habitants, mais la réalisation du projet fut repoussée et graduellement, Caracas s'est attribué l'eau de la Vallée de Tuy qui aurait dû alimenter la population de la ville nouvelle. L'approvisionnement en eau de la métropole ne sera résolu que le jour où un pipe-line emmènera l'eau du lointain Orénoque.

En raison de son isolation et de l'absence de ressources, la création d'emplois industriels est très chère à Caracas. Pour sa fonction de capitale politique et culturelle, la ville dépasse déjà largement la taille optimale et dès maintenant, sa croissance devrait être qualitative plutôt que quantitative.

Caracas possède un riche potentiel de talents capable de créer un environnement construit exemplaire et une telle métamorphose est à la portée de l'économie vénézuélienne. Pour atteindre ce but, il faudra détourner les architectes de la poursuite d'un formalisme stérile vers un intérêt consciencieux dans le paysage urbain et la qualité des espaces publics. Cette réorientation s'achemine déjà: l'auteur de l'étude «Caracas 1990», Alberto Morales Tucker, fut nommé doyen de l'école d'architecture de l'Université Simon Bolivar. Sa première action a été d'introduire – parallèlement au cours traditionnel en architecture – une formation professionnelle pour urbanistes. ■